

coulisses du travail et ignorait que ces belles robes, éclatantes comme des fleurs exotiques qui s'épanouissent triomphalement dans les parterres vivants des salles de bals, ou bien aux courses, au théâtre, au bois, représentent, pour des milliers de pauvres créatures, non le plaisir et les joies de l'amour-propre mais l'existence même et ses plus amers soucis.

Si chaque belle robe pouvait raconter sa douloureuse histoire !

Dix minutes après qu'elle fut sortie de chez la grande faiseuse, Catherine descendait de voiture devant une maison morne et close, située dans une ruelle déserte et vieillotte derrière le Palais de Justice.

Une vieille bourgeoise, coiffée d'un bonnet à rubans sur ses mèches grises, vint ouvrir la porte.

— Madame Robert ?

— C'est ici, au second, répondit la femme d'un air revêché, en faisant rapidement l'inventaire de la visiteuse.

Le regard dur et mécontent de la femme au bonnet noir suivit la jeune fille dans l'escalier étroit.

Au petit coup timide frappé à la porte du second, une espèce de soubresaut répondit à l'intérieur, la porte s'ouvrit et Catherine se trouva face à face avec une jeune femme, dont les traits pâles, les yeux fatigués et rougis, les cheveux défaits la frappèrent comme la révélation de tout un drame.

L'expression de crainte qui avait passé sur le visage de la jeune femme fit place à quelque étonnement.

Elle s'attendait à voir paraître

Mme Percemain, terrible et inexorable ; ce fut une inconnue au doux visage qui lui demanda :

— Vous êtes Mme Robert, et vous avez eu un accident avec ma robe de bal ?

— Elle est perdue, madame, dit Mme Robert avec un sanglot, et rapidement elle conduisit la visiteuse dans la seconde pièce, où, sur quelques chaises près de la fenêtre, s'amoncelait le brillant fouillis de la robe de bal.

Les deux femmes se penchèrent : Catherine froide, avec un sourire ironique à l'adresse de la pompeuse toilette, dont une petite flamme de bougie avait fait une guenille ; Mme Robert, haletante, angoissée.

Du fond de la chambre, une petite voix d'enfant s'éleva alors, secouée par une toux furieuse :

— Mère, à boire ! à boire !

Et la mère s'élança, oubliant la catastrophe, laissant Catherine s'impregner de ce drame ignoré. Elle sentit tout ce qu'elle voyait là pénétrer dans son âme neuve et tendre : cette souffrance ignorée, ce travail févreux dont les longs efforts se trouvaient ruinés par un accident, cette tendresse maternelle éplorée, cet abandon de l'enfant malade entre les mains de sa mère où il se sentait si sûr, étranger aux soucis qui la dévoraient, elle, cet isolement loin du monde dans le travail, la douleur et la pauvreté, donnaient à Catherine l'impression d'une vie intense. A côté de la sombre et sainte tristesse de cette chambre où une femme et un enfant souffraient et s'aimaient, que devenaient les solennelles fadeurs des salons éblouissants ?